# *Fréron ou l'anti-Voltaire*

*par Jacques VIER*

*Elie Fréron (1719-1776), très célèbre critique littéraire du XVIII^e siècle, passa sa vie à défendre la religion catholique contre les attaques du philosophisme et de l'Encyclopédie. C'est pourquoi Voltaire n'a cessé de le ridiculiser et de le calomnier.*

La doctrine dont se prévaut Fréron est connue ; elle relève d'un parfait humanisme et se refuse à croire avec Jean-Jacques Rousseau que les lettres, les sciences et les arts soient corrupteurs en eux-mêmes. Elle suppose l'admiration pour les chefs-d'œuvre et que les écrivains d'un mérite supérieur, sans être à l'abri de tout examen, gardent le droit aux plus délicats ménagements. Fréron n'admet pas pour autant que l'écrivain considère l'exercice de la critique, comme le refuge de ceux qui n'ont pu créer. Il sait que l'artiste se révolte par définition contre l'essence de la critique, si modérée qu'elle soit et en raison de sa modération même. Pourtant, la faculté de juger possède un secret, celui de pressentir en toute œuvre le degré de fidélité à la nature et de faire sentir à l'auteur dans quelle mesure il s'en écarte, alors qu'il s'imagine qu'à force d'art, il comblera les distances. Le siècle tout entier avait le goût

difficile, et Fréron l'avait aussi exigeant que celui qui en passait pour l'oracle, si bien que la fureur chronique de Voltaire pourrait bien provenir du sentiment plus ou moins confus qu'il était, le plus souvent, en intime accord avec l'Ennemi.

Entre tous les écrivains de son temps, Fréron possédait à forte dose le courage intellectuel, et plus particulièrement, le courage de l'ironie. N'avait-il pas commencé sa carrière en cultivant ce don périlleux, à propos de ceux qui, d'ordinaire, en paralysent l'usage en brisant les plumes et n'avait-il pas provoqué les pouvoirs ? Mme de Pompadour ne devait pas oublier de sitôt qu'elle avait été invitée par Fréron à poser sa candidature à l'Académie française pour y rejoindre l'abbé de Bernis, son protégé, qui n'avait d'autre titre que ce patronage même. Si Marmontel, d'autant plus exaspéré par les fortes réserves de Fréron sur sa tragédie *Denys le tyran* que celles-ci sont justifiées, riposte en envoyant le critique à l'école, le critique s'y rend aussitôt et promet d'en revenir la tête pleine d'excellents principes qu'il s'empressera d'appliquer à la prochaine tragédie de M. Marmontel. La rétorsion demeure l'un des procédés les plus habituels de Fréron, l'un de ceux qu'il emploie avec une telle sérénité dans la réplique qu'elle désarme l'adversaire, lequel va pleurnicher à la police. La netteté intransigeante lui vient de la très haute idée qu'il se fait de la littérature, devenue une religion pour lui comme pour son éternel ennemi. Voici une plainte interchangeable à propos de notre « *littérature souillée de la fange d'une multitude d'insectes qui n'existent que pour l'opprobre des lettres de l'humanité* ». Est-ce de Fréron, est-ce de Voltaire ? Dès 1752, la publication des *Lettres à Mme la comtesse de* *** avait été un moment suspendue parce que l'épistolier s'en prenait aux écrivains denués de talent, qui découvrent dans les attaques contre la religion une source d'inspiration. Il ajoutait qu'ils prouvaient ainsi qu'ils la redoutaient, dans le fond de leur âme « *à la manière de ces voyageurs tremblants qui chantent de toutes leurs forces pour cacher leur crainte* ». La médiocrité ne supporte pas de se voir ôter le prétexte du risque et Fréron ne fut à ce point persécuté que parce qu'il n'avait pas son pareil pour arracher les masques. Aux institutions politiques et religieuses existantes, Fréron attachait les vertus que ses adversaires ne consentaient à reconnaître que dans leurs républiques imaginaires. Et, selon un paradoxe dont il fit les frais toute sa vie, c'est pour agir contre lui et dans leur puissance de coercition réelle que les philosophes invoquaient des lois et des mœurs qu'ils niaient, bafouaient et réinventaient au cours de leurs livres.

Toutes les qualités du métier de critique, Fréron les possède. Son information est assez étendue pour que les écrivains qu'il juge, appréhendent de voir dénoncer leurs plagiats. Et ce n'était pas que la possibilité d'une découverte de sources inattendues qui le poussait à s'intéresser aux littératures européennes ; l'on sait qu'il est, avec Le Tourneur, le principal initiateur de la littérature comparée. Il précède de deux siècles, ou peu s'en faut, Charles du Bos dans la manie de citer un peu dans toutes les langues, mais avec beaucoup moins de prolixité. Il consacra assez d'articles aux versions françaises des ouvrages étrangers, pour en constituer, s'il l'eût voulu, un véritable art de traduire. Il fait connaître la littérature germanique et prend sa part du procès de Shakespeare, nouveau moyen de susciter la hargne. Sa finesse éclate dans le discernement des personnages de théâtre, et sur les destinées de la tragédie, il se rencontre avec Voltaire. Il ne serait pas, du reste, malaisé de faire voir que, sur les sommets, les deux irréconciliables, sont presque toujours d'accord ; le diable c'est d'y arriver. L'un joue correctement le jeu de l'alpiniste et l'autre qui se fait hisser par des mercenaires, donne un supplément de paye pour le croc-en-jambe. La pratique littéraire, au siècle des « Lumières », tourne souvent à l'outrage ; Fréron n'injuriait pas alors qu'il était fortement doué pour le quolibet. Mais il savait si finement déprécier ; il observait dans l'insolence des formes si courtoises, qu'il n'était réservé qu'au censeur de la librairie ou au lieutenant de police, d'ôter, en s'efforçant de tuer la guêpe, l'aiguillon d'une invisible mais cuisante piqûre. En Marmontel, bouffi de suffisance, le plus luisant des pensionnés, Fréron découvre son Lefranc de Pompignan, avec cette différence que celui-ci repartit, abandonné de tous, pour sa province, tandis que le premier, prospère et triomphant, pouvait compter à la fois sur les philosophes, les financiers et sur Malesherbes (1).



Le discernement et, si l'on veut, le flair de Fréron n'épargnent pas les livres de son bord. S'il reproche à d'autres l'esprit de secte, lui-même ne le possède pas. Et le magistrat Moreau lui paraît manquer à la justice en embarquant Montesquieu et... Voltaire dans la galère des *Cacouacs*. A vrai dire, ils pouvaient l'être « *mais d'un ordre si élevé qu'on les dégrade en les confondant avec deux ou trois petits philosophes ; c'est allier des aigles avec des roitelets* ».

Fréron contre *L'Encyclopédie*, c'est Bayard sur le pont du Garigliano. Il ne l'attaque pas comme font les sermonnaires, les évêques, les apologistes en qualité de délégués d'un corps puissant et dans le sein duquel on peut s'abriter. Il est seul, épié et menacé par tous ceux qui ont partie liée avec le *Dictionnaire*, mais d'abord surveillé de près par le censeur de la librairie en personne, Malesherbes. Il fait mieux que de dénoncer la stratégie des philosophes, leur manière d'acquérir la puissance, de conquérir des places de sûreté, de s'assurer de hautes protections, constituer une sorte de

1. Lamoignon de Malesherbes, censeur de la librairie ou ministre de la Culture. Son exécution sous la Terreur fut le remerciement des philosophes.

bataillon sacré aux consignes impératives, aux mots d'ordre toujours suivis ; il se place résolument dans l'avenir : « *On craint la guerre, les impôts, la misère, petites frayeurs que tout cela ; hélas ! j'en ai bien une autre. J'ai imaginé un système sur les tremblements de terre et, calcul fait, je trouve que tout près du centre du globe, il se forme actuellement un foyer tel qu'il culbutera tout* ». Plus tard, en 1772, dix-sept ans avant l'éruption du volcan : « *Est-il probable que des hommes si peu tolérants dans leurs écrits le soient davantage dans leurs actions, s'ils avaient en main l'autorité ?* ». On ne démonte pas les ressorts d'un jouet, quand il est encore neuf, ou c'est le propre des enfants terribles. Le tort immense de Fréron éclatait surtout aux yeux de ceux qui ne voulaient pas que fût « démystifiée » la tolérance. En tout cas l'*Encyclopédie* le traite avec tous les honneurs et tous les déshonneurs de la guerre. L'article *Critique*, que Voltaire voulait corser d'un supplément, le vise d'un bout à l'autre. Ce n'est pas un combat, c'est le corps d'un ennemi traîné autour des murailles. Et, bien entendu, aucun délégué du trône ou de l'autel ne vint demander qu'on le restituât.

A vrai dire, Fréron ressuscite avant d'être embaumé. Et la seule victoire que remportera son implacable ennemi sera de lui survivre. Les pages les plus fines, empreintes du plus délicat humour, il est possible que Fréron les doive à Voltaire dont il admirait sincèrement l'universalité et la merveilleuse prose. Or, cette admiration même lui dicte le plus ingénieux de ses arguments. Voltaire, on le sait, avait la manie de l'anonymat ou du pseudonyme, alors que son style le trahissait toujours. Ce qui permettait à Fréron de critiquer, sinon la forme, du moins la substance du libelle, en protestant que de si venimeuses pensées ne sauraient faire qu'on l'imputât à Voltaire, comme ses ennemis en faisaient courir le bruit. C'était jouer sur le velours, et tant pis pour Voltaire s'il poussait l'inconscience jusqu'à publier, sous l'anonymat, son propre panégyrique. Si le corps d'un ennemi vaincu sent, paraît-il, toujours bon, sa colère, quand elle passe les bornes et congédie l'esprit est encore meilleure à humer. Que de fois Voltaire s'emporta-t-il jusqu'aux plus ignobles insultes qui ne déshonoraient que lui-même. Toujours en train d'appeler au secours, il armait pour sa propre querelle le plus de vengeurs possibles. Fréron épargnait le grand homme et tombait à bras raccourcis sur les valets d'armée, bien décidé à faire honte au « patriarche » de son entourage. D'où le compte rendu immortel qu'il fit de la comédie *L'Ecossaise*, fabriquée à la hâte et où il était grossièrement traîné sur la claie. A cette apothéose à rebours, bâclée par un Voltaire hystérique, Fréron répondit sereinement par l'*Apokolokintose* (2) de la philosophie. Les choses

2. C'est-à-dire : la transformation en citrouille.



reprenaient leur aspect normal et les carrosses redevenaient des citrouilles. On voulait l'écorcher vif sur le théâtre et Marsyas, qui n'avait pas trop souffert de ce mauvais Apollon, sur son humble flûte mimait le concert encyclopédique, l'orchestre au complet obéissant comme un seul homme au chef invisible qui, *urbi et orbi*, instrumentait un *Te Voltarium*. Une autre belle vengeance fut l'obole qu'il versa, comme l'avait fait Jean-Jacques Rousseau, pour l'érection de la statue du « patriarche ». Les représailles de Voltaire sont assez souvent répertoriées par les sbires de police et se confondent avec les procès-verbaux de suspension de la gazette de Fréron (3) et les mandats d'amener du journaliste. Quant au quatrain qui figure au livre d'or ou de boue de la méchanceté universelle :

L'autre jour, au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron
Que pensez-vous qu'il arriva,
Ce fut le serpent qui creva...

peut-être conviendrait-il d'y découvrir un compliment involontaire ; il faut parfois un dieu pour triompher d'un monstre et Apollon ne craignit pas de prendre le nom du vaincu. Ou encore si le serpent c'était Voltaire ? Quel plus bel aveu de défaite !

~

Jacques VIER est né en 1903.

Agrégé de lettres, docteur ès-lettres, il est professeur honoraire à l'Université de Haute Bretagne (Rennes II) dans laquelle il a enseigné de 1955 à 1973, après avoir exercé dans divers lycées de province et de Paris et dirigé l'*Institut français du Portugal*.

Essentiellement historien et critique littéraire, il a publié une trentaine d'ouvrages qui traitent de la période allant du XV^e^ au XX^e^ siècles parmi lesquels il faut signaler en particulier *La comtesse d'Agoult et son temps* (7 volumes, épuisé), une *Histoire de la littérature française (XVI^e^-XVIII^e^ siècles)* et une remarquable série de *Littérature à l'emporte-pièce*, parue en neuf volumes qui offrent de très pertinents portraits d'auteurs et d'analyses d'ouvrages aussi bien anciens que contemporains. On y constate l'extraordinaire connaissance que possède Jacques Vier de la littérature française.

En tant que critique littéraire, il tient régulièrement cette chronique dans *L'Homme Nouveau* et *La Pensée Catholique*.

La revue *Lecture et Tradition* lui a consacré un de ses numéros (n° 103, septembre-octobre 1983).

3. *L'Année littéraire*.

**ŒUVRES DISPONIBLES :**

— *Littérature à l'emporte-pièce* (Ed. du Cèdre, 9 vol.).

— *Histoire de la littérature française aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles* (Ed. Armand Colin).

— *Histoire de la littérature française au XVIII^e^ siècle* (Ed. Armand Colin, 2 vol.).

— *Figures de proue et magots de brocante*. Études de littérature moderne contemporaine (Nouvelles Editions Latines).

— *Le théâtre de Jean Anouilh* (Société d'éditions de l'enseignement supérieur).

— *Gide* (Ed. Desclée de Brouwer).

— *Léon Bloy ou le pont sur l'abîme* (Ed. Téqui).

— *Daniel Stern, lettres républicaines du Second Empire* (Ed. du Cèdre).

— *Frantz Liszt, l'artiste, le clerc* (Ed. du Cèdre).

— *Marie d'Agoult, son mari, ses amis* (Ed. du Cèdre).

— *Histoire, substance et poésie des Fleurs du Mal* (Ed. Lettres modernes).

— *La comtesse d'Agoult et Hortense Allart sous le Second Empire* (Ed. Lettres modernes).

— *Le Joseph Delorme de Sainte Beuve* (Ed. Lettres modernes).

— *Le Mariage de Figaro* (Ed. Lettres modernes).

— Collaboration au *Précis de littérature française du XX^e^ siècle*, dirigé par Jacques Robichez (Ed. P.U.F.).

# Cahiers de Chiré

## Pour une croisade du livre contrerévolutionnaire

N° 2

EDITIONS DE CHIRE